

VIII

« DU DÉFINITIF SUR DU PROVISOIRE... »

Psychopathologie et tatouage

par Jérôme Englebort et Valérie Follet

« Et à quoi sommes-nous voués sauf à des problèmes qui exigent même la transformation de notre corps [...] ? »

Gilles Deleuze,
Différence et répétition, 1968, p. 248.

L'*expérience de l'éternité* semble pouvoir être abordée à travers le champ de la psychopathologie et de la pratique clinique. Le propos de ce chapitre sera consacré, plus précisément, aux personnes présentant un fonctionnement psychologique tout à fait particulier, celui de la personnalité *borderline*. Nous centrerons même notre réflexion sur un seul sujet, Hippolyte, qui se révèle représentatif de l'existence *borderline*, existence colorant de façon décisive les états de subjectivité et la manière d'être-au-monde. Nous parlerons du corps et d'une tendance particulière, en partie spécifique aux patients *borderline*, la pratique du tatouage. Bien sûr, la présence d'un ou de plusieurs tatouages n'est pas un signe pathognomonique de ce trouble de la personnalité ; de même, il n'est pas nécessaire d'être tatoué pour être bel et bien *borderline*. Toutefois, parmi les patients présentant une psychopathologie, ceux-ci sont largement majoritaires à être tatoués et sont pratiquement les seuls à présenter des tatouages très visibles ou recouvrant une importante surface corporelle. Les dépressifs ou les maniaco-dépressifs sont rarement tatoués, les schizophrènes également.

L'hypothèse que nous soutiendrons est double : d'une part, chercher à démontrer qu'une approche « phénoméno-structurale » (pour reprendre les termes de Minkowski dans son *Traité de psychopathologie*¹) de l'existence *borderline* permet de comprendre cette tendance à la pratique du tatouage ; d'autre part, expliciter en quoi cette pratique du tatouage – convoquant les rapports au corps, à l'espace et au temps – conduit à un rapport paradoxal à l'éternité, à la mise en évidence d'un éternel bel et bien vécu, mais s'inscrivant dans une temporalité relative.

QU'EST-CE QU'ÊTRE BORDERLINE ?

Le diagnostic de personnalité *borderline* des deux dernières versions du DSM (-IV et -V)² est le suivant. Il s'agit d'un « mode général d'instabilité des relations interpersonnelles, de l'image de soi et des affects avec une impulsivité marquée [...] » manifesté par :

« (1) des efforts effrénés pour éviter les abandons, (2) un mode de relations instables et intenses caractérisées par l'alternance entre des positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation, (3) une perturbation de l'identité, (4) de l'impulsivité (à travers des dépenses, la sexualité, la toxicomanie, une conduite automobile dangereuse, des crises de boulimie), (5) une répétition de comportements, de gestes ou de menaces suicidaires, ou d'automutilations, (6) une instabilité affective due à une réactivité marquée de l'humeur (dysphorie, irritabilité, anxiété), (7) un sentiment chronique de vide, (8) des colères intenses et inappropriées, (9) la survenue transitoire dans des situations de stress d'une idéation persécutoire ou de symptômes dissociatifs sévères ».

Comme souvent avec ce genre d'outil, mais de façon particulièrement prononcée en l'espèce, la simple addition de critères indique une sensation de confusion quant à la compréhension du fonctionnement psychologique des personnes présentant ce « tableau » sémiologique.

1. Minkowski Eugene, *Traité de psychopathologie*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1999, éd. originale en 1966, p. 551 et *sqq.*

2. American Psychiatric Association. *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders : DSM-IV*, Washington, D.C., 2000, p. 650-654.; *American Psychiatric Association. Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders : DSM-5*, Washington, D.C., 2013, p. 663-666.

Il est en effet malaisé de comprendre la logique et le sens, la « psycho-patho-logique » d'une personne présentant l'ensemble de ces signes cliniques. Précisons, pourtant, que cette conception de la personnalité *borderline* définit selon nous clairement les éléments centraux de la conduite de ces personnes et s'approche de façon assez cohérente de leurs expériences subjectives. Il s'avère important de le souligner car le DSM est généralement bien moins sensible concernant l'approche d'une perspective en première personne³. Toutefois, la simple addition des critères de la personnalité *borderline* ne permet pas de rencontrer de façon unifiée l'expérience subjective de ces personnes. Le « manuel » s'en approche, mais rate la profondeur de cette perspective, échouant à l'étape – chère à Jaspers⁴ – de la *compréhension* inhérente à une véritable démarche psychopathologique.

C'est en réintroduisant la question de l'expérience corporelle – remarquable absente de toute préoccupation du DSM – qu'une véritable compréhension en première personne peut voir le jour. Considérée dans une perspective phénoménologique comme la dimension subjective minimale et cardinale⁵, l'expérience du corps nous permettra d'appréhender les caractéristiques ontologiques primordiales du *borderline*.

LE CAS HIPPOLYTE

Hippolyte est âgé d'une petite trentaine d'années. Sa vie consiste, dès son plus jeune âge, en une succession de placements en centres et familles d'accueil, alternant avec de brefs retours en famille. L'origine du premier placement serait une dépression de la mère. Les changements fréquents de milieu de vie qui suivent sont quant à eux dus

3. Le paradigme de cette identification d'un diagnostic sans aucune préoccupation pour la subjectivité du sujet étant, sans conteste, la description de la personnalité antisociale. Voir J. Englebert, *Psychopathologie de l'homme en situation*, Paris, Hermann, 2013, p. 197 et *sqq.*; J. Englebert et C. Adam. « La "personnalité antisociale", antithèse de la psychopathologie », *Déviance et société*, 2017, 41 (1), p. 3-28.

4. Jaspers, Karl, *Psychopathologie générale*, Paris, Bibliothèque des introuvables, 2000, éd. originale en 1913.

5. Zahavi, Dan, « First-person thoughts and embodied self-awareness : Some reflections on the relation between recent analytical philosophy and phenomenology », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 2002, 1 (1), 7-26; Gallagher Sean, *How the body shapes the mind*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

en partie aux difficultés comportementales d'Hippolyte – en effet, le jeune garçon est diagnostiqué hyperactif, et peut se montrer violent envers ses condisciples – et en partie à des mauvais traitements et abus subis par lui dans les centres ou les familles d'accueil qu'il fréquente.

Son parcours en psychiatrie débute à l'âge de 11 ans. Dans des circonstances qu'il n'explique pas – il évoque tout de même par moments des envies de suicide, et la mère confirme qu'elle le croyait en dépression –, il brise une fenêtre à mains nues, ce qui entraîne d'importantes coupures aux avant-bras. Le contexte incompréhensible de ce passage à l'acte incite les services médicaux le prenant à charge à préconiser une hospitalisation de six mois en pédopsychiatrie. Cette première atteinte à son intégrité physique n'est que le début d'une longue série, marquée par les automutilations et les tentatives de suicide (qu'il présente souvent, avec le recul, comme des appels à l'aide et non une réelle volonté de mourir). À l'âge de 13 ans, pris d'une impulsion, il touche les seins d'une inconnue dans la rue. Après un placement en famille d'accueil, il fugue puis séjourne à l'hôpital dans une structure fermée, où le diagnostic de psychopathie est évoqué. Dès 15 ans, il commence à boire (dans des quantités qui nécessiteront des cures de désintoxication) et à consommer du cannabis.

Vers 16 ans, alors qu'il vivait en famille, il fugue et se retrouve à la rue. Il use de chantage au suicide (en avalant des produits d'entretien) pour obtenir une place dans un centre d'accueil. Au sein de cette structure, des comportements impulsifs et violents à l'égard d'un membre du personnel, qu'il jugeait intrusif, lui valent un placement de six mois dans une institution publique de protection de la jeunesse. Hippolyte est ensuite transféré en centre hospitalier dans la section réservée aux adolescents perturbés et difficiles, où c'est désormais le diagnostic de psychose qui est posé. À 19 ans, alors qu'il est hébergé dans un centre d'accueil, il commet un attentat à la pudeur avec violence sur un membre du personnel féminin. L'intéressé reconnaît les faits et les explique en disant qu'il lui arrive de « péter un plomb » et qu'il n'est pas maître, à ce moment-là, de ses pulsions sexuelles et violentes. Précisons qu'un passage à l'acte similaire surviendra deux ans plus tard. Ce fonctionnement impulsif ne se retrouve pas qu'au travers de faits aussi graves que ceux-là, mais transparait au quotidien, dans sa difficulté à différer la satisfaction de ses désirs. Il parvient ainsi souvent à ses fins, quel qu'en soit le prix.

Ce parcours de vie chaotique se caractérise donc par une succession de ruptures, d'abandons, et de difficultés relationnelles face à un entourage qui est tantôt source de gratification, tantôt source de persécution. Aucune relation ne semble pouvoir s'inscrire dans la durée sans connaître une alternance parfois violente de hauts et de bas.

Hippolyte s'inscrit difficilement dans la chronologie de son histoire, se reposant grandement sur sa mère pour ancrer celle-ci dans une temporalité. Ainsi, le parcours que nous avons réussi à retracer à partir de ses dires s'est trouvé grandement modifié lorsque nous l'avons confronté au discours de la mère. Il adopte par ailleurs des attitudes qui se plient aux désirs de la mère, figure centrale de son existence qui a alterné, au rythme de ses placements, entre une omniprésence et une absence totales. Il semble prêt à tout accepter pour ne pas froisser celle-ci, et correspondre au mieux à ses attentes. Ainsi, il tient compte de manière peut-être démesurée de l'avis de sa mère pour toutes les décisions qu'il doit prendre (en matière d'emploi, de relations, de traitements médicaux), quitte à aller à l'encontre de ses désirs propres.

S'il faut définir le rapport d'Hippolyte à ses émotions, il est important de préciser que le contact avec Hippolyte en entretien est assez particulier. Il peut d'emblée donner une certaine impression de froideur, car les émotions dont il parle, et qui sont très probablement réelles, ne se mettent pas en actes à travers son corps. Son ton de voix reste le même, son visage impassible, ses mains tranquilles, son regard le plus souvent fixe. Rien ne pourrait permettre, à un observateur privé du contenu de ses paroles, de deviner qu'il est en train d'évoquer la colère, la tristesse ou la honte, comme s'il existait une déconnexion entre ses émotions et leur expression corporelle.

Un diagnostic de personnalité *borderline* a été récemment posé concernant Hippolyte. Ce nouveau diagnostic rencontre une adhésion très importante de la part du patient, comme s'il participait à sa construction identitaire – ce qui est assez typique des patients *borderline*. C'est le premier diagnostic qu'il ne perçoit pas comme stigmatisant ou dénigrant.

LE TATOEUR-TATOUÉ

Hippolyte présente de nombreux tatouages, dont la particularité est qu'aucun n'a été fait par un tatoueur professionnel. Il en a réalisé

la plupart lui-même, et s'est alors trouvé confronté à une limitation corporelle : certaines zones de son corps sont inaccessibles à son regard ainsi qu'à ses mains – précisons d'ailleurs qu'il se tatoue également de la main droite, bien qu'il soit gaucher, et n'est pas peu fier de la prouesse technique que cela représente, tout en reconnaissant que les tatouages de son bras droit (effectués par sa « bonne » main) sont plus beaux que ceux du bras gauche. Pour certaines zones de son corps, comme son dos, il a fait appel à d'autres personnes (principalement d'autres résidents des institutions qu'il a fréquentées). Il a par ailleurs lui-même mit ses services de tatoueur à disposition de ses camarades.

Les diverses techniques artisanales utilisées pour réaliser ces tatouages sont très probablement bien plus douloureuses que lorsque cela est réalisé par un professionnel. C'est en cela qu'il est peut-être pertinent de mettre en parallèle ces comportements avec une sorte de sublimation de l'automutilation. Une anecdote notable va également en ce sens : un jour, on peut remarquer une plaie sur sa cheville ; questionné à ce propos, il explique qu'il a brûlé un tatouage qu'il trouvait raté.

Hippolyte prend beaucoup de plaisir à parler de ses tatouages. Il dit se tatouer parce qu'il s'ennuie, qu'il a besoin de s'exprimer en tant qu'artiste, mais de façon plus spectaculaire que sur une toile. Il met ses tatouages en lien avec la souffrance d'avoir toujours vécu dans des institutions, là où il n'avait pas de place propre. Sa peau est le seul espace qui soit vraiment à lui. Il interprète également ses tatouages comme un acte de rébellion, de provocation – notamment vis-à-vis de sa mère, mais aussi de manière générale aux yeux du monde entier. Il les arbore dans le but de faire passer un message, de façon brute et impulsive, pour être craint et respecté. Ainsi, il se tatoue des symboles anarchistes, ou satanistes, puis dans un second temps seulement, prend conscience qu'il n'est pas forcément en accord avec l'idéologie véhiculée. C'est pourquoi il lui arrive parfois de modifier certains signes dans l'après-coup. Par exemple, Hippolyte s'est un jour tatoué les initiales KKK sur le bras, voyant cela comme un signe de rébellion et d'insoumission. Prenant conscience par la suite que cela renvoyait au Ku Klux Klan, et ne se reconnaissant pas d'affinités avec cette idéologie, il a modifié les trois K en trois étoiles, dénuées de toute signification. Ou encore, il se tatoue une insulte sur un endroit de son corps visible de tous, à savoir le mot « *Fuck* » sur les phalanges, puis estime que le message est peut-être trop heurtant. Il a alors ajouté le mot « *Life* »

juste en dessous, transformant cette insulte en l'expression que sa vie n'avait été qu'une succession de malheurs.

Les tatouages jouent évidemment un rôle important dans son rapport au corps. Certains motifs ont pour but de « cacher les os » dit-il, de recouvrir une cicatrice. Se révèle ainsi une dialectique entre le tatouage-pour-soi et le tatouage-pour-autrui. L'on remarque par exemple que certaines des inscriptions qu'il affiche sont écrites à l'envers, et ne se révèlent donc pleinement que lorsqu'il est face à un miroir – ce qui s'avère, selon les dires d'Hippolyte, involontaire et à mettre sur le compte de sa dyslexie (le mot « ITALY » écrit verticalement et en majuscules sur son bras, en référence aux origines de son père biologique, avec le L à l'envers) ou d'une mécompréhension de la part de celui qui l'a tatoué (le nom d'un groupe de musique écrit de droite à gauche, alors qu'il avait demandé « dans l'autre sens » pour que ce soit écrit verticalement et pas horizontalement). Nous constatons également que l'un des symboles qu'il arbore n'a pas la même signification selon le sens dans lequel il est regardé, et donc selon qu'il est vu par lui ou par autrui (une croix ansée est dessinée sur son genou : quand il est debout en short, elle apparaît à l'envers à l'interlocuteur, ce qui est donc un symbole égyptien représentant la mort éternelle ; pourtant, lorsqu'il s'assied et de son point de vue, il s'agit d'un symbole de vie éternelle).

Récemment, pour faire plaisir à sa mère mais aussi pour faciliter son insertion dans la société, Hippolyte fait part de son envie d'effacer ses tatouages, rendant ainsi un caractère provisoire à ce que l'on aurait pu croire définitif. Il parle alors de « couvrir l'imposture ». Pour quelqu'un qui éprouve des difficultés à s'inscrire dans la temporalité, cette flexibilité de l'éternité n'est évidemment pas anodine ; nous y reviendrons.

À travers ses tatouages, le corps d'Hippolyte s'adresse à nous. Peut-être cette communication de corps à corps (ou, pour être plus exact, de corps à yeux), vecteur émotionnel par excellence et source première de l'empathie chez l'interlocuteur, n'est-elle pas possible par une autre voie. Rappelons en effet que ses émotions, lorsqu'il les exprime en entretien, semblent ne pas affecter son langage corporel (mimiques, gestes, ton de voix qui restent la majeure partie de temps impassibles). L'analyse du cas Hippolyte nous amène donc à interroger la dialectique observé-observant : il observe l'autre quand celui-ci observe le message qu'il offre à ses yeux. Tatoué célèbre, Pascal Tourain, auteur d'une autobiographie sur laquelle nous reviendrons, exprime ce ressenti à

travers la formulation suivante : « J'ai le sentiment parfois que leurs yeux sont bordés non de cils mais de lèvres et que ces lèvres me parlent⁶ ». Une autre dialectique mise en jeu ici est évidemment le rapport entre le tatoué et le tatoueur, l'un et l'autre se confondant presque parfaitement dans la situation d'Hippolyte, qui conjugue à la fois les dimensions passive et active de cet acte communicationnel impliquant le corps. Cette conjonction de l'actif et du passif se rapproche ainsi des sensations doubles décrites par Merleau-Ponty⁷, que l'on pourrait paraphraser ainsi : il s'agit d'une organisation ambiguë où le corps alterne entre les fonctions de tatouant-touchant et tatoué-touché.

Ce complexe soulève également la question de l'*objectification* du corps. En effet, Merleau-Ponty nous rappelle qu'« en tant qu'il voit et touche le monde, mon corps ne peut donc être vu ni touché. Ce qui l'empêche d'être jamais un objet, [...] c'est qu'il est ce par quoi il y a des objets⁸ ». Or, l'utilisation qui est ici faite du corps comme une toile, ou une feuille de papier, support d'une forme d'expression graphique, ne serait-elle pas une tentative d'« objectifier » le corps propre, celui qui lui échappe, qui ne peut pas être « déployé sous mon regard, [qui] demeure en marge de toutes mes perceptions⁹ » ? Bref, un moyen de tenter de s'approprier comme un objet ce qui est en fait constitutif de sa subjectivité et de son identité, par définition instables et vacillantes. Nous reprendrons cette problématique ci-après en la confrontant au dispositif spéculaire et à la problématique de l'identité/altérité, mais pouvons déjà suggérer que cette nécessité d'élection du corps au rang d'objet se fait peut-être, dans l'expérience *borderline*, au détriment d'un autre « travail du corps », celui que commence à réaliser le bébé de deux ans et dans lequel semble se perdre Narcisse : l'*objectivation* du corps. Chez le *borderline*, en particulier lorsqu'il se trouve « objectifié » grâce au tatouage, le corps aurait-il peut-être moins à s'objectiver ? Notre réflexion nous mène à l'identification d'une dialectique subtile, que le tatouage serait de nature à nous révéler, ou à catalyser : celle d'un corps susceptible d'être *objectifié*, c'est-à-dire vécu en tant qu'objet sur lequel l'individu a posé un acte matériel et concret de

6. Tourain Pascal, *L'homme tatoué*, Paris, Les Éditions du Yunnan, 2004, p. 30.

7. Merleau-Ponty Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 106 et *sqq.*

8. *Ibid.*, p. 108.

9. *Ibid.*, p. 106.

modification ; mais également susceptible d'être *objectivé* devenant ainsi un objet doué du pouvoir spécial et déterminant d'être animé d'une subjectivité (mû par l'intentionnalité, dirions-nous dans une tradition phénoménologique). S'objectifier consisterait à transformer son corps ; s'objectiver à se reconnaître en tant que sujet porteur d'un corps et porté par celui-ci. L'instabilité de la subjectivité borderline amènerait ainsi vers une tendance forte à l'objectification, destinée à pallier une objectivation défailante.

CORPS-EN-DISPARITION

« *Du définitif sur du provisoire...* », formulation que nous avons choisie pour titrer ce propos, est une phrase, couchée sur le papier, de Pascal Tourain, homme tatoué sur tout le corps (hormis le visage), dans une courte biographie publiée à compte d'auteur¹⁰. Rien ne permet bien sûr de suggérer qu'il soit *borderline*, cela ne nous intéresse au fond pas, mais nous proposons de considérer cette formulation comme une sorte de paradigme du rapport que peut entretenir le *borderline* tant au tatouage qu'à son propre corps. L'élément structurel et permanent, ouvrant la voie à l'éternité, serait le tatouage, c'est-à-dire l'élément extracorporel, du moins à sa limite ; l'élément évanescant étant le corps. Citons une seconde proposition, celle d'un patient *borderline* tatoué disant : « mes tatouages, c'est la seule chose que j'emmènerai dans ma tombe ». Cette proposition marque une grande subtilité quant au rapport au corps puisqu'il aurait pu dire qu'il emmènerait son corps dans la tombe. Mais ce n'est pas ce qu'il a dit : le patient comprenait astucieusement, selon la logique merleau-pontienne que nous venons de décrire, que ce n'est pas le corps qui est emmené tel un objet mais plutôt le corps lui-même qui emmène les objets. Cette proposition révèle également que le tatouage marque une position *limite* puisqu'il n'est pas possible de formuler la proposition inverse : « mes tatouages, je ne les emmènerai pas dans ma tombe¹¹ ».

L'hypothèse du tatouage serait donc à relier à une logique du corps-en-disparition. Ce dernier peut être considéré comme l'élément

10. Tourain Pascal, *L'homme tatoué*, op. cit., 2004, p. 29.

11. Quoiqu'Hippolyte, pensant à se faire enlever et à continuellement modifier ses tatouages, nous montre que cette proposition peut être relativisée.

structural de l'éprouvé *borderline* et permet de mieux comprendre encore l'être-au-monde d'Hippolyte. Pour situer ce corps occupé à disparaître, il convient d'interroger le rapport au temps et à l'espace, à travers les notions d'*instantanéité* et d'*ubiquité*. La première permet de comprendre en quoi un individu peut ne plus avoir une narrativité qui intègre le passé comme le futur, ce qui favorise sans doute l'émergence d'un sentiment de vide chronique, une perturbation de la dimension historique de l'identité et la manifestation de comportements impulsifs. L'ubiquité, quant à elle, permet sans doute de mieux cerner l'étonnant rapport aux autres et la dépendance excessive du *borderline* : vouloir être partout serait une façon de vouloir être avec tout le monde tout en n'étant véritablement et corporellement avec personne. Le *corps-en-disparition* explique pour sa part l'automutilation, les tentatives de suicide, la vie sexuelle généralement chaotique, la prise de substances ou encore les problèmes d'anorexie/boulimie¹². Le triptyque « corps-en-disparition — instantanéité — ubiquité » permettrait d'identifier une structure logique – une colonne vertébrale psychique – à l'ensemble de ces symptômes qui, pris indépendamment de ce triplet organisateur, s'éveillent de façon disparate et inconsistante dans l'existence de sujets nous apparaissant alors « incompréhensibles ».

En outre, si nous approfondissons le point de vue spatial, la notion de limite originellement associée au patient *borderline*, que la tradition psychanalytique française appelle également état-limite ou cas-limite, se révèle alors avec de nouveaux arguments¹³. L'origine étymologique, tant du *borderline* que de l'état-limite, est bel et bien nosographique, marquant une sorte de frontière diagnostique (le plus souvent floue) entre névrose et psychose. Soulignons d'ailleurs que si le DSM a abandonné le concept de névrose (à trop forte connotation psychanalytique) et fortement réduit l'usage de celui de psychose, il a conservé le concept de *borderline* selon son acception nosologique originelle, et sans jamais interroger le sens de cette dimension topique.

12. Nous n'entrerons pas ici dans le propos passionnant qui consiste à relier cette manière temporelle, spatiale et corporelle d'être-au-monde avec les artéfacts de la postmodernité que sont Internet, les réseaux sociaux, le *selfie*, les jeux vidéo avec avatars, etc. Autant de dispositifs permettant d'exister sur un mode ubiquitaire, instantané, au détriment d'une présence corporelle.

13. On se référera, par exemple, à Laplanche Jean et Pontalis Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, éd. originale en 1967, p. 59-60.

Toutefois, notre étude suggère, grâce au tatouage mais aussi à la tendance ubiquitaire, que ce rapport à la limite puisse également être compris selon sa dimension territoriale. Afin de prendre en considération ce phénomène, il s'avère nécessaire de dépasser une conception topographique (représentationnelle) de l'espace pour le considérer dans son essence topologique, c'est-à-dire en étudiant le *borderline* sous l'angle de l'espace vécu¹⁴. Dans une tradition passant notamment par Sartre et par Deleuze, l'espace vécu, le territoire, c'est avant tout la *situation*. On sait en effet que Deleuze – penseur/arpenteur du territoire – voue à Sartre une admiration pour sa prise en considération décisive de « l'homme en situation¹⁵ ». Cette étude de la limite sous l'angle de la situation n'est pas anodine, puisqu'elle permet de convoquer une figure décisive de la psychopathologie phénoménologique, Karl Jaspers et son célèbre concept de « situation-limite »¹⁶. Celui-ci suggère que les situations-limites « dans notre condition empirique [...] sont définitives. [...] Elles sont comme un mur auquel nous nous heurtons, contre lequel nous échouons. Nous n'y pouvons rien changer [...]. Elles sont données avec la vie elle-même¹⁷ ». Ces expériences fondamentales de

14. Nous nous permettons de renvoyer, sur ce point précis, à Englebert Jérôme, « Ubiquité et situation : Pour une considération topologique de la limite », *Le Cercle Herméneutique*, 2017, 28, p. 71-75.

15. Sur Sartre et la situation, on se référera notamment à Sartre Jean-Paul, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1939, p. 17. Concernant une proposition critique et archéologique du concept de situation chez Sartre, voir Cormann Grégory et Englebert Jérôme, « Des situations-limites au dépassement de la situation : phénoménologie et clinique d'un concept sartrien », *Sartre Studies International*, 2016, 22 (1), p. 99-116. Enfin, concernant le rapport de Deleuze à Sartre, outre son article « Il a été mon maître » (Deleuze Gilles, in *L'île déserte : Textes et entretiens 1953-1974*, Paris, Éditions de Minuit, 2002, éd. originale en 1964, p. 109-113), on soulignera le passage suivant insistant sur le fait que la situation « n'est pas pour Sartre un concept parmi les autres, mais l'élément pragmatique qui transforme tout, et sans lequel les concepts n'auraient ni sens ni structure. [...] La situation, c'est le fonctionnement du concept lui-même. Et la richesse et la nouveauté des concepts sartriens viennent de ceci, qu'ils sont l'énoncé de situations, en même temps que les situations des agencements de concepts » (Deleuze Gilles dans Colombel Jeannette, « Deleuze-Sartre : pistes », in Bernold André et Pinhas Richard, *Deleuze épars : Approches et portraits*, Paris, Hermann, 2005, p. 39).

16. Voir Englebert Jérôme, « Ubiquité et situation : Pour une considération topologique de la limite », *Art. cit.*, 2017, p. 75.

17. Jaspers Karl, *Philosophie. Livre 2. Éclaircissement de l'existence*, trad. fr. J. Hersch, Paris-Berlin-Heidelberg-New York-Londres-Tokyo-Hong Kong, Springer, 1989, p. 423.

l'existence désignent pour Jaspers les limites communes à tout homme : « je me trouve toujours dans une situation déterminée, et non dans la généralité où s'offrirait la totalité du possible¹⁸ ». Enfin, Jaspers indique que les cinq situations-limites de base sont la situation historique, le combat amoureux, la souffrance, la culpabilité et la mort. Une reprise du cas Hippolyte, éclairé par ces thématiques de base, permet de mieux comprendre encore l'existence paradoxale dans laquelle s'inscrit notre patient. De façon plus générale, ces thématiques semblent entrer en résonance avec l'existence *borderline* telle que nous l'avons présentée.

La manière inédite de s'adapter du *borderline* devrait peut-être dorénavant être considérée comme une tentative de modifier ce qui est définitif (qu'il s'agisse de la situation-limite pensée par Jaspers ou du corps et de son entreprise de disparition), de ne pas tenir compte du mur, de transformer les conditions d'existence. Grâce à son don d'ubiquité et son rapport instantané à la temporalité, le *borderline* parvient au fond à *tout* expérimenter sous la forme du *possible*; son *vouloir* n'a d'une certaine façon *pas de limite*. Sa grande fragilité existentielle (ainsi que relationnelle) repose sans doute sur ce principe de dépassement du *définitif* et d'expérimentation d'un quotidien reposant sur le *provisoire*.

Il reste à développer de façon plus précise l'essence du corps-en-disparition. Pour poser la question en termes phénoménologiques, il convient de se demander s'il s'agit du *Leib* ou du *Körper*, du corps-sujet ou du corps-objet. La question semble difficile à trancher. Peut-être est-il plus raisonnable de suggérer que le corps-en-disparition convoque conjointement ces deux dimensions de l'expérience corporelle. Une alternative nous semble pourtant exister et s'avère sans doute plus proche tant du tatouage que de l'éprouvé *borderline*. Celle-ci consiste à penser que tous deux convoquent plutôt ce que Sartre appelle le *corps-pour-autrui*¹⁹. Prenons un bref passage clinique à propos d'un autre patient tatoué. Celui-ci confiait que sa mère lui disait : « Tu es en train de gâcher mon chef-d'œuvre ». Il semble bien évident que le tatouage demande à être compris comme un phénomène complexe touchant à l'identité et s'adressant à autrui. Il est sans doute avant toute chose un acte relationnel : s'il convoque le sujet tatoué et le

18. *Ibid.*, p. 427.

19. Sartre Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 392 et *sqq.*

regard propre que celui-ci porte sur son corps, il convoque également le spectateur du tatouage.

Le tatouage n'est une réalité complète – et ne peut sans doute être appréhendé dans sa globalité – que lorsqu'autrui est considéré dans la dynamique²⁰. Sartre a dès lors bien raison de dire que « l'autre accomplit pour nous une fonction dont nous sommes incapables, et qui pourtant nous incombe : nous voir comme nous sommes²¹ ». Lorsqu'elle dit « Tu es en train de gâcher mon chef-d'œuvre », la mère du patient tatoué évoqué précédemment met au fond en exergue qu'il est réducteur de penser que chacun serait l'unique responsable – nous pourrions même dire l'unique propriétaire – de son propre corps. Dès lors, si nous reprenons l'hypothèse énoncée plus haut, suggérant que le tatouage permet une *objectification* du corps au détriment d'une *objectivation* du corps [le corps « objectifié » grâce au tatouage pourrait peut-être avoir à moins s'objectiver], nous constatons, en intégrant l'expérience de l'altérité, que le tatouage modifie également le rapport d'objectivation réalisé par l'autre. La fonction relationnelle du tatouage révèle une nouvelle mise en tension de l'objectivation/objectification qui n'est donc pas un processus strictement individuel.

Un détour par le visage permet de préciser ce rapport d'objectivation/objectification à autrui. Sartre le suggère également : « Le malheur c'est que je ne vois pas mon visage [...]. Je le porte en avant de moi comme une confiance que j'ignore et ce sont, au contraire, les autres visages qui m'apprennent le mien²². » Tant dans la tradition psychanalytique²³ que dans le champ de la psychologie expérimentale, évoquer le visage, et en particulier la connaissance de son propre visage, convoque

20. Kafka nous indique cette dimension relationnelle d'un message qui s'adresse tant au tatoué qu'à autrui, et qui est produit par le tatoueur, avec la complicité du futur tatoué, ou précisément pas : « Les termes de notre sentence n'ont rien de sévère. On inscrit avec la herse, sur le corps du condamné [...] » (Kafka Franz, *Dans la colonie pénitentiaire*, Paris, Flammarion, 1991, éd. originale en 1919, p. 92).

21. Sartre Jean-Paul. *L'être et le néant*, *op. cit.*, 1943, p. 394.

22. Sartre Jean-Paul, « Visages », in Contat Michel et Rybalka Michel (Éds) *Les Écrits de Sartre*, (p. 560-564), Paris, Gallimard, 1970, éd. originale en 1939, p. 561.

23. Ces évocations renvoient notamment aux travaux de Lacan, Winnicott et Sami-Ali, mais aussi de Freud, et à la nécessité de reprendre l'interprétation du mythe de Narcisse. Sur ces questions que nous ne développerons pas ici, nous nous permettons de renvoyer à Englebert Jérôme, *Psychopathologie de l'homme en situation*, *op. cit.* p. 55-56.

également le rapport au miroir. Les travaux en psychologie expérimentale de l'enfant menés par Rochat²⁴ à propos de l'enfant placé devant le miroir ont fini de démontrer que ce processus d'objectivation est un phénomène corporel et relationnel, et qu'il occupe le jeune humain dès son plus jeune âge. Pour savoir si le bébé a acquis une conscience de soi explicite et représentationnelle, l'expérimentateur le marque durant son sommeil d'une tache rouge au visage et, le confrontant à son image spéculaire, observe s'il effectue des mouvements de frottement en constatant l'apparence inhabituelle de sa face²⁵. C'est vers deux ans que le bébé parvient à identifier et à frotter ce « tatouage éphémère » qu'autrui lui a apposé à son insu. Précisons que cette expérience, en plus de se situer « en laboratoire » et non pas « en situation », souffre de certaines limitations liées à des inférences de la part du chercheur. En effet, rien ne permet véritablement d'indiquer que la conscience n'est pas antérieure à la faculté de produire le geste, nécessitant une motricité fine, de se toucher intentionnellement le visage²⁶. Toutefois,

24. Rochat Philippe, *The Infant's World*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.

25. Cette expérience, communément appelée test du miroir ou test de Gallup, a été mise au point dans les années 1970 par l'Américain Gordon G. Gallup dans le but de mesurer la conscience de soi. Les expériences que ce psychologue a réalisées consistaient à placer des chimpanzés face à un miroir – expériences qui ont été répétées plusieurs fois, avec plusieurs individus. L'observation de leurs réactions a permis de mettre en évidence deux moments de cette rencontre spéculaire : d'abord, les singes réagissent comme s'ils étaient face à un congénère ; par la suite, des comportements d'exploration de leur propre corps à l'aide du reflet dans le miroir indiquent une reconnaissance de soi dans cette image mobile. Dans un second temps, l'expérimentateur applique une tache de couleur sur le corps des chimpanzés endormis, sur une zone corporelle inaccessible à leur regard si ce n'est par l'intermédiaire du miroir. Il constate alors que la réaction immédiate des primates, une fois la tache découverte, est d'y porter la main, ce qui confirme bien l'identification à leur image spéculaire. Un élément primordial reste encore à évoquer : Gallup fait le constat que ce processus de reconnaissance de soi ne semble pas parvenir à se mettre en place chez les chimpanzés qui ont été élevés dans des conditions artificielles de privation de tout contact avec leurs congénères. Il ne peut, sans l'expérience d'autrui, prendre d'abord son reflet pour celui d'un autre, ni par la suite l'identifier à soi. Comme le disait Georges Thinhès (Thinhès Georges, *Psychologie des animaux*, Bruxelles, Charles Dessart, 1966), dans la lignée de Merleau-Ponty, chez l'animal comme chez l'homme, toute subjectivité est une intersubjectivité.

26. Étudier la conscience de soi est une entreprise complexe, et ceci n'est pas le premier exemple d'interprétation quelque peu hâtive qui n'explorerait pas toutes les hypothèses explicatives avant d'en arriver aux conclusions. Par exemple, dans les années 1930, le psychologue Kellogg héberge à son domicile une jeune femme chimpanzé

cette expérimentation semble jouer, selon des modalités différentes, sur une problématique similaire au rapport que le tatoué entretient à son corps dont il a modifié l'apparence. Notre raisonnement nous permet de suggérer l'hypothèse que le tatouage charrie sans doute un champ de significations communes avec cette mise en problème de la conscience de soi et de son corps, des rapports entre identité et altérité.

Il est intéressant de citer la proposition de Mormont qui relie tatouage, identité et difficultés de la relation à autrui, allant jusqu'à suggérer que le tatouage aurait la même fonction que le message « Attention, ceci est une porte » inscrit sur les portes transparentes afin qu'on ne les heurte pas :

« Le tatouage remplit cette fonction de marquage révélateur ; il n'est pas tracé en l'air, il s'inscrit sur une surface avec laquelle il fait corps, à laquelle il donne corps ; il accroche le regard, l'arrête au niveau de cette enveloppe sans cela imperceptible, en rend l'existence indéniable. Le tatoué espère ainsi échapper à la terrible impression d'être regardé sans être vu, de se regarder sans se voir²⁷. »

d'environ un an, alors que son propre fils a à peu près le même âge. Il met en place toute une série d'observations se rapportant à de petites tâches qu'il propose tant à son fils qu'au chimpanzé, et compare leurs performances, notamment dans une situation de confrontation au reflet dans le miroir – intuition géniale de ce qui sera plus tard formalisé par Gallup (Kellogg Winthrop Niles & Kellogg Luella Agger, *The ape and the child : A study of environmental influence upon early behavior*, Oxford, Whittlesey House, 1933 ; Buytendijk Frederik Jacobus Johannes, *L'homme et l'animal : Essai de psychologie comparée*, Paris, Gallimard, 1965, éd. originale en 1958). À aucun moment ne semble prise en compte la différence situationnelle fondamentale entre l'humain et l'animal, rendant bancal la simple comparaison de leurs réactions. Il faut se rendre compte que regarder dans un miroir est l'occasion de contempler un visage mobile. Même si la découverte de son propre visage reste déroutante pour l'enfant humain également, elle reste tout de même en partie superposable avec l'expérience qu'il réalise depuis sa naissance, à savoir la perception de visages humains mobiles dans son entourage. Peut-être même a-t-il eu l'occasion de voir d'autres visages de jeunes enfants ou de bébés. Par contre, pour le chimpanzé qui a été élevé au milieu des humains, sans le moindre contact avec ses congénères, la simple vision d'un visage mobile de singe est déjà une expérience inédite, ou du moins inhabituelle (Follet Valérie, *L'homme et l'animal en situation : commentaire sur l'approche éthologique et phénoménologique de F.J.J. Buytendijk*, in Englebert Jérôme et Cormann Grégory (Éds.), *Psychopathologie et philosophie : Nouveaux débats et enjeux contemporains* (p. 299-318), Paris, Le Cercle Herméneutique, 2016).

27. Mormont Christian, « Identité, Tatouage, Stigmate », in Amiel Charles et Vaydat Pierre (Éds.) *Études inter-ethniques « La peau et les stigmates »*, 9, 1988-1989, p. 92.

Selon cette logique, le tatouage le plus abouti serait celui indiquant : « Attention, ceci est un corps » ou, dans une logique héritée de Magritte : « Ceci n'est pas un corps. »

Les explications que fournissent les personnes sur le tatouage sont variées. Certains de nos patients n'y voient qu'une affaire d'esthétique, où l'on arbore un motif que l'on estime beau, d'autres s'en servent dans l'affirmation de leur statut social²⁸, d'autres encore semblent donner un sens plus *profond* à cette *surface* : « *Ce tatouage, c'est moi, ça me représente* » ; « *les noms de ma femme et de mes enfants apparaissent, ils résument qui je suis* » ; « *le nom qui n'est pas barré est celui de ma femme actuelle, comme ça quand elle le voit, elle sait qu'il n'y a qu'elle* ». Les tatouages, au fond, témoignent peut-être, pour certains d'entre eux, d'une territorialisation du corps : « Au besoin, je prendrai mon territoire sur mon propre corps, je territorialise mon corps : la maison de la tortue, l'ermitage du crustacé, mais aussi tous les tatouages qui font du corps un territoire »²⁹. Un marquage, au sens éthologique du terme, qui semble donc permettre de se démarquer ainsi que de se (faire) remarquer. Un mot, deleuzien, révèle une atmosphère spécifique à l'interaction visuelle/corporelle : « *haptique* ». Ce terme est utilisé par Deleuze dans son étude sur Bacon³⁰. Le concept se réfère à la compréhension des dimensions tactiles et kinesthésiques que Deleuze

28. Victor Stoïchita confère au tatouage une stratégie visuelle décisive faisant effet d'une armure symbolique : « [...] On est aujourd'hui loin de l'ancienne mentalité qui voyait le tatouage comme une coutume strictement décorative et essentiellement "primitive". [...] Le tatouage est une stratégie visuelle d'intervention directe sur la peau de la personne qui vise la distinction, la protection et l'immunité de la personne, une technique qui contrôle la sacralité du chef, en lui garantissant, à travers la création d'une enveloppe de signes, l'intégralité corporelle et l'impénétrabilité devant tout danger, soit-il d'ordre spirituel ou matériel. Le tatouage protège et construit le chef. Il est une armure symbolique qui, à la différence des techniques occidentales de durcissement et de protection, agit directement sur la peau, en la trempant pour ainsi dire par des rites douloureux, qui aboutissent à la création d'une carapace inexpugnable, même si faite exclusivement de signes » (Stoichita Victor, « "La seconde peau" . Quelques considérations sur le symbolisme des armures au XVI^e siècle », *Micrologus : Nature, Sciences and Medieval Societies*, 2012, XX, *Extremities and Excrescences of the Body*, p. 451-479, p. 454). Se référer, pour un argument similaire qui influence Stoïchita, à Gell Alfred, *Wrapping in Images : Tattooing in Polynesia*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

29. Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 393.

30. Deleuze Gilles, *Francis Bacon : Logique de la sensation*, Paris, Seuil, 1981, p. 124, 146.

cherche à identifier afin de dresser une *Logique de la sensation*. Deleuze et Guattari étudient également cette dimension haptique dans *Mille plateaux*³¹ en l'opposant à la dimension optique et expliquent pourquoi ils préfèrent ce terme au mot tactile : « Haptique est un meilleur mot que tactile, puisqu'il n'oppose pas deux organes des sens, mais laisse supposer que l'œil peut lui-même avoir cette fonction qui n'est pas optique »³².

« Dans le sens et dans le non-sens, “le plus profond, c'est la peau”³³. » Cette hypothèse, que Deleuze reprend à Paul Valéry, lui-même par ailleurs auteur de *La conquête de l'ubiquité*³⁴, semble être une intuition géniale anticipant le rapport énigmatique que l'homme tatoué *borderline* – expérimentant, rappelons-le, un sentiment chronique de vide – entretient à son corps et à la surface de celui-ci, qu'il s'agisse d'ailleurs de peau ou d'encre. Nous voudrions, avant de conclure, citer derechef Deleuze, une fois de plus accompagné de Guattari. Cette séquence faisant sans doute office de synthèse métaphysique, peut-être presque mystique, de l'ensemble de notre développement :

« On est devenu soi-même imperceptible et clandestin dans un voyage immobile. Plus rien ne peut se passer, ni s'être passé. Plus personne ne peut rien pour moi ni contre moi. Mes territoires sont hors de prise, et pas parce qu'ils sont imaginaires, au contraire : parce que je suis en train de les tracer. Finies les grandes ou les petites guerres. Finis les voyages, toujours à la traîne de quelque chose. Je n'ai plus aucun secret, à force d'avoir perdu le visage, forme et matière. Je ne suis plus qu'une ligne. [...]. On n'est plus qu'une ligne abstraite, comme une flèche qui traverse le vide. Déterritorialisation absolue. On est devenu comme tout le monde, mais à la manière dont personne ne

31. Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Mille plateaux*, *Op. cit.*, p. 592-625.

32. *Ibid.*, p. 614. En cela, leur thèse est proche de celle développée par Merleau-Ponty (Merleau-Ponty Maurice, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964 et *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964) pour qui « L'œil est ce qui a été ému par un certain impact du monde et le restitue au visible par les traces de la main » (*Ibid.*, p. 26).

33. Deleuze Gilles, *Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 20.

34. Valéry Paul, « La conquête de l'ubiquité », *Œuvres, tome II*, Paris, Gallimard, 1960 [1928], p. 1283-1287.

peut devenir comme tout le monde. On a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde³⁵. »

CONCLUSION : UNE ÉTERNITÉ PROVISOIRE

Pour conclure, et en quelque sorte répondre à l'invitation de cet ouvrage, il nous reste à discuter le rapport à l'éternité que le couple tatouage/*borderline* semble révéler. Lorsque l'un de nos cas, évoqué précédemment, indique à juste titre qu'il emportera ses tatouages dans sa tombe, ne sous-entend-il pas dès lors que ces derniers pourraient survivre à son propre corps ? Que ce corps provisoire, en plein processus de disparition, laisserait l'entièreté de la place à l'éprouvé de perpétuité que crée le tatouage. Le *borderline* semble suggérer que l'éternité pourrait être expérimentée à la condition de se passer de corps.

N'oublions pas que cette expérience de l'éternel, paradoxalement, s'inscrit en dehors du temps, puisqu'elle émane d'un individu de l'instantanéité, dénué de passé et surtout de futur. *Plus rien ne peut se passer, ni s'être passé*, nous disent Deleuze et Guattari. L'éternité *borderline* serait au fond peut-être moins temporelle que spatiale, reposant sur le prodigieux don d'ubiquité vers lequel ces sujets tendent sans relâche.

Le *borderline* et ses tatouages proposent peut-être un mode inédit de rapport au temps éternel, formant un heureux oxymore, celui d'une éternité sans futur. Celle-ci parviendrait à être *définitive* – comme toute éternité – mais serait synchroniquement *provisoire*.

35. Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Mille plateaux, op. cit.*, p. 244.